

déchiffrée d'abord par M. Grotefend; et l'analyse, continuée par Rafin'savant Danois, en a été enfin complétée par MM. Eugène Burnouf et Lassen. Cette écriture est purement alphabétique : chacun des groupes dont elle se compose répond à une articulation de la langue zendé ou de l'un de ses principaux dialectes. Mais l'analyse de l'écriture des Perses n'a point conduit jusqu'ici à celle des deux autres variétés cunéiformes, ce qui prouve que le principe de ces deux dernières variétés a dû être différent. L'une, présumée en usage chez les Mèdes, ne s'est guère retrouvée jusqu'ici en dehors des monuments de Persépolis. Les ruines d'Ecbatane, si on les explorait avec soin, pourraient seules en fournir des exemplaires nombreux. Mais il n'en est pas de même de la troisième ou plutôt de la première écriture cunéiforme, car celle-ci est certainement la plus ancienne. Elle régnait à Babylone; toutes les briques, et généralement tous les débris de quelque valeur rapportés de cette ville; nous en ont offert la preuve. On savait déjà que les caractères employés à Ninive ne différaient point de ceux dont Babylone faisait usage, et les fouilles de Khorsabad, en donnant la confirmation de ce fait, ont accru en même temps, dans une énorme proportion, nos richesses et nos ressources.

C'est M. Botta qui s'est attaché lui-même à recueillir les inscriptions de Khorsabad. Tandis que M. Flandin dessinait les sculptures, il a travaillé, avec un zèle infatigable, à la copie de ces trente mille mètres de texte, dont je parlais plus haut. Les lignes de caractère ne se bornent pas à la bande qui sépare les deux zones de sculpture; on les retrouve à profusion jusque sur les habits des personnages représentés, et les différentes fortresses, assiégées par les Assyriens, sont accompagnées de leur nom. M. Botta copie avec une rigoureuse exactitude; nous en avons la preuve: comment croire que la puissance de l'analyse ne finira pas par faire jaillir la lumière de ces ténèbres? Comment ne pas espérer que l'auteur de la découverte matérielle sera aussi celui qui donnera les premiers moyens d'en tirer parti?

M. Botta écrit qu'il s'épuise en tentatives et en conjectures; mais cette persévérance même est, tôt ou tard, un gage de succès. Combien de fois n'est-il pas arrivé à Champollion de faire fausse route, et de se voir obligé à recommencer sur de nouveaux frais? M. Botta n'a pas moins de courage, sans doute, et la modestie même de ses premières communications prouve qu'il est doué d'un sens juste et droit: à cette condition, c'est dans la science surtout qu'il est permis de dire que *le génie c'est la patience*.

Que les préoccupations indo-germaniques ne viennent pas encore une fois se jeter à la traverse de ses recherches. La langue qu'on parlait à Babylone était le chaldaique de Daniel et du Targoum. Puisque l'écriture est à Ninive la même qu'à Babylone; pourquoi les Assyriens, peuple sémitique, auraient-ils parlé une autre langue que le chaldaique? S'il existait des différences de langage entre les deux pays, ces différences devaient être purement dialectiques. Je ne doute pas, pour mon compte, qu'on ne retrouve tôt ou tard du chaldaique dans les textes cunéiformes de Ninive, comme on a découvert du copie sous les hiéroglyphes égyptiens.

Tout dépend de la manière dont on attaquera les textes cunéiformes, jusqu'ici rebelles aux efforts de la science. Les signes de l'écriture babylonienne et ninivite sont trop variés dans leurs formes pour qu'on puisse les considérer comme la représentation d'articulations alphabétiques; ce n'est pas non plus l'altération de signes originellement imités d'objets naturels, comme l'écriture chinoise et japonaise. En examinant ces signes on est conduit directement à une supposition toute différente. A vrai dire, il n'y a qu'un signe; c'est le *coin* ou le *clou*. Ce signe unique, suivant la direction qu'on lui a donnée, sa position, son inclination; sa multiplication même, doit avoir reçu des valeurs différentes et probablement alors des valeurs alphabétiques. Rien ne serait plus facile que d'écrire, sur une portée de musique et au moyen d'un signe unique, modifié dans sa valeur par sa seule position, des lettres au lieu de sons. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même sur les bords du Tigre et de l'Euphrate? L'analyse des différents groupes dont se compose cette mystérieuse écriture me confirme de plus en plus dans cette opinion. En dégageant les éléments constitutifs de chaque groupe, j'y trouve en grande majorité des mots de trois lettres, puis de deux, puis de quatre; indication certaine à mes yeux d'un dialecte sémitique. La conviction dont je dépose ici l'expression est ancienne dans mon esprit; puisse-t-elle être de quelque utilité à l'heureux génie qui pénétrera ce mystère!

Resterait à déterminer l'âge de ces précieux débris; mais on sent que ce point important ne pourra être fixé que quand la clef des inscriptions aura été trouvée. Jusque-là, on en est réduit aux conjectures; et nous savons par expérience quel cas il faut faire des conjectures qui n'ont pour appui que l'aspect des monuments. On peut en juger d'après ce qui est arrivé pour l'Égypte avant la découverte de Champollion. Les plus habiles avaient pris le contre-pied de la vérité, et les édifices qu'on avait considérés comme les plus anciens étaient précisément de l'époque la plus récente. Ce souvenir nous maintiendra dans une réserve prudente, et nous nous bornerons à ce qu'une appréciation aussi chanceuse offre aujourd'hui de vraisemblables.

Et d'abord nul doute que le monument ne soit assyrien, par conséquent antérieur à la destruction de Ninive. Tout ce qu'on a pu, dans le premier moment, avancer de contraire à cet opinion, doit paraître aujourd'hui absolument insoutenable. Le monument de Khorsabad n'est point l'ouvrage des Perses; il ne peut non plus appartenir aux Mèdes: les inscriptions ne sont point médiques, et il n'y a que les rois d'Assyrie qui aient pu faire un emploi exclusif de l'écriture en usage à Babylone. Ce n'est pas non plus

Sardanapale, le dernier des rois ninivites, qui a bâti et décoré ce palais. Quelque exagérés que puissent être les traits dont l'histoire nous a dépeint la mollesse de ce monarque, il est impossible d'admettre qu'il ait fait des conquêtes; et le prince auteur du palais de Khorsabad était un conquérant. Il y a plusieurs systèmes, même parmi les auteurs anciens, sur l'époque de la chute de Sardanapale; mais le seul qui puisse se concilier avec l'ensemble des témoignages historiques est celui qui place la prise de Ninive par les Mèdes et les Babyloniens vers la fin du VIIe. siècle avant notre ère, l'an 604 ou 605 avant J.-C. Ainsi l'on doit reporter la construction de Khorsabad au moins dans le milieu du VIIe. siècle.

Les époques guerrières de l'empire d'Assyrie sont assez bien marquées dans le petit nombre de textes, soit profanes, soit sacrés, que nous possédons. Le fondateur de la monarchie, Ninus, fut un prince guerrier, et les conjectures les plus vraisemblables le font remonter jusqu'à des temps très-reculés. L'esprit militaire des Assyriens se ranima plus tard, quand déjà avaient pris fin les expéditions guerrières des Égyptiens sur les bords de l'Euphrate, clairement marquées sur les monuments de cette dernière nation. Les rois de Ninive rétablirent alors leur autorité sur les peuples de l'Asie centrale. Plus de six cents ans après, c'est-à-dire dans le cours du VIIIe. siècle, nous voyons les rois d'Assyrie descendre en conquérants dans la Palestine; Phul et Teglatphalasar préparent les voies à Salmanasar, qui s'empare de Samarie et envoie les dix tribus en captivité. Sennacherib attaque ensuite le royaume de Juda, mais il en est repoussé, et dès lors le rôle agressif passe aux Babyloniens. A partir de cette époque, nous ne trouvons plus qu'une indication obscure d'expéditions des Assyriens dans la Cilicie, l'histoire est d'ailleurs muette sur leurs entreprises extérieures jusqu'à la chute de Sardanapale.

Or, rien de plus certain que le caractère guerrier du prince qui a construit le palais de Khorsabad. Autant qu'on en peut juger par ce qui subsiste, ce monument a dû être construit et décoré tout d'une pièce: le roi dont les exploits et la puissance y sont retracés est le même dans toutes les salles, et l'on n'y voit aucun vestige des restaurations ou d'additions postérieures, comme les monuments de l'Égypte en offrent tant d'exemples. Cette observation doit contribuer à donner une haute idée de la puissance du monarque qui a bâti ce monument.

L'absence de restaurations et d'additions induit certaines personnes à placer l'époque de la construction le plus près possible de la ruine de Ninive: dans cette hypothèse, il faudrait reconnaître ici ou Salmanasar ou l'un des princes de son siècle.

Mais, d'un autre côté, aurait-il suffi de la conquête de la Palestine pour subvenir aux dépenses de ce que nous avons appelé un *Versailles assyrien*? Séconchis, le roi d'Égypte, de la vingt-deuxième dynastie, s'empare du royaume de Juda et emmène Roboam en captivité. Il a célébré ce triomphe dans les sculptures d'un portique qui fait partie des constructions du palais de Karnak à Thèbes; mais qu'est-ce que ce portique en comparaison des créations dues aux Pharaons de la dix-huitième dynastie? A la proportion du monument de la victoire de Séconchis, on s'aperçoit de l'affaiblissement de l'Égypte. Quand les rois d'Assyrie fondirent sur la Palestine, leur puissance était évidemment réduite. Déjà les Mèdes avaient conquis leur indépendance, et la satrapie de Babylone commença à la même époque à former un royaume distinct. Le monument de Khorsabad donne l'idée de tout autres ressources, et l'esprit en rattache involontairement la construction au souvenir de la plus grande puissance des monarques d'Assyrie; et quant à l'objection tirée de l'absence de restaurations et d'additions, elle n'a pas une valeur considérable aux yeux de ceux qui connaissent l'Orient. Les princes de ces contrées n'honorent guère de leur prédilection les édifices construits par leurs devanciers: d'ordinaire ils aiment à attacher leur nom à des créations toutes nouvelles. Ce trait de la vanité des despotes convient à l'antiquité la plus reculée comme aux temps modernes, et l'application s'en fait plus naturellement à une maison de plaisance qu'au principal palais d'un empire.

Entre les trois époques guerrières de l'empire d'Assyrie, la plus récente serait donc celle qui nous semblerait la moins appropriée au monument découvert par M. Botta; mais nous n'osons imposer au lecteur une préférence qui ne s'appuie que sur d'aussi faibles arguments.

Quoi qu'il en soit, un grand pas vient d'être fait: le monde sémitique est ouvert. Nous avons Ninive, et Ninive nous donne l'espoir de posséder un jour Babylone. On retrouvera de même, sous les immenses décombres de cette ville, des palais, des sculptures religieuses et historiques, des inscriptions. A la connaissance de l'Assyrie on joindra celle de la Chaldée, et quand bien même il s'écroulerait entre les fouilles de Ninive et la lecture des textes cunéiformes autant d'années qu'entre la grande expédition d'Égypte et la découverte des hiéroglyphes par Champollion, ce serait peu de chose au prix de la lenteur avec laquelle les sciences historiques ont marché dans l'Europe moderne jusqu'à la fin du XVIIIe. siècle.

Le mouvement des sciences exactes a obscurci les conquêtes faites dans une autre direction de l'esprit humain; on n'a pensé qu'aux progrès de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la géologie; progrès immenses sans doute, mais qui n'ont rien eu ni de plus rapide et de plus extraordinaire que la marche rétroactive de l'homme dans les profondeurs de son passé. Quand je songe aux documents qu'avaient à leur disposition les hommes éminents tels que Fréret, de Guignes, Anquetil-Duperron, Barthélemy, qui, dans le XVIIIe. siècle, ont ouvert la carrière que nous parcourons aujourd'hui,